

Jean-Jacques Thomas

Perec en Amérique



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

PEREC
EN AMÉRIQUE

Ouvrage publié avec l'aide de la Melodia E. Jones Foundation

Photographie de couverture : © Bernard Plossu, tous droits réservés

Mise en page : Mélanie Dufour

© Les Impressions Nouvelles – 2019

www.lesimpressionsnouvelles.com

info@lesimpressionsnouvelles.com

Jean-Jacques Thomas

**PEREC
EN AMÉRIQUE**

La traversée identitaire

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

DU MÊME AUTEUR

Lire Leiris
P.V., 1972

Poétique générative (en collaboration avec Daniel Delas)
Larousse, 1978

Poética Generativa (en collaboration avec Daniel Delas)
Hachette, 1980

La Langue la poésie
Presses du Septentrion, 1989

La Langue volée
Peter Lang, 1989

Concordances poèmes (avec la participation d'Yves Bonnefoy)
Éditions Mellen, 1990

Poeticized Language (avec Steven Winspur)
Penn State University Presses, 2000

Oulipo, chroniques des temps héroïques
Les Presses Universitaires du Nouveau Monde, 2018

Ce livre est le résultat de cinq années de recherches. Il n'aurait pas pu exister sans l'existence d'archives parfaitement organisées ni sans l'assistance collective de bien des chercheurs associés à ces travaux. Parmi les archives utiles à la compréhension des activités de Perec lors de ses séjours en Amérique, il me faut mentionner, en particulier, la Lilly Library (University of Indiana-Bloomington), la bibliothèque de Syracuse, la Butler Library à Columbia University, la Bentley Historical Library à l'université du Michigan, la University Archives and Historical Collections à la Michigan State University et la Lilly Library à la Duke University. De nombreux chercheurs et bibliothécaires ont été sollicités et je les remercie pour leur patience et l'intérêt qu'ils ont bien voulu manifester pour mon sujet d'enquête, même si, pour certains, le nom de Perec était inconnu.

Je suis tout particulièrement reconnaissant à David Bellos, qui a bien voulu relire attentivement une première version imprimée de ce travail, m'a fait profiter de son immense connaissance sur Perec et les milieux intellectuels et de l'édition aux États-Unis et m'a encouragé à poursuivre l'enquête. Mes remerciements vont aussi à Marshall Olds, Mary Catherine Moeller, Molly Poremski, Georges Borchardt, Sylvère Lotringer, Babette Mangolte,

Harry Mathews, Christelle Reggiani, Cécile de Bary, Jean-Luc Joly, Raoul Delamazure et Mireille Ribière, ainsi que Bianca Bienenfeld qui m'a autorisé à consulter les documents du fonds Perec déposés à la bibliothèque de l'Arsenal.

L'organisation de mes documents et la mise en forme de mes notes ont été grandement facilitées par mes dévoués et admirables assistants de recherche à SUNY : Nicole Dunham, Valérie Hastings, Dany Jacob, Nicole Bojko, Benoit Ngolo et Ashley Byczkowski. Une mention toute spéciale pour Mary Lorene Thomas, pour ses encouragements, ses commentaires et son impeccable soutien tout au long de ce travail. Pour finir, il me faut remercier la UB Foundation et le Endowment de la Melodia E. Jones Chair dont les bourses ont été utilisées pendant ces récentes années pour faciliter mes voyages, mes séjours et les autres frais associés à cette recherche inédite sur la rencontre de Perec avec l'Amérique.

Avant-propos

Il y a cinq ans, quand j'ai entrepris cette recherche, elle ne concernait absolument pas Georges Perec. Ayant remarqué, comme bon nombre d'universitaires américains francophiles, que nos collègues des départements de littérature comparée et d'anglais utilisent souvent, dans leur arsenal argumentaire critique, défense de thèses et autres travaux universitaires, des références aux « grands » penseurs français des années 60 et 70 – la prétendue « Pensée 68 » : Derrida, Lyotard, Lacan, Bataille, Kristeva, etc., j'avais décidé de m'interroger sur les conditions historiques de l'introduction de la « Continental Theory » dans le milieu intellectuel américain de la fin des années 60 et des suivantes.

L'étude a commencé par un domaine privilégié : la scène intellectuelle new-yorkaise dans les années 70. Outre, sur le plan mondain, le triomphe de l'avant-garde artistique américaine (Twombly, Warhol, Jaspers Johns, Rauschenberg, Gilbert & George, Eva Hesse, Basquiat, etc.), ces années sont caractérisées par l'irrésistible ascension de la théorie poststructuraliste (dite « Continental Theory ») dans les départements de sciences humaines des principales universités de la côte Est et son influence sur les milieux intellectuels et artistiques. Derrida, Foucault, Deleuze, Lyotard, Benveniste, Lacan et Kristeva, pour n'en

citer que quelques-uns, deviennent des visiteurs réguliers dans les universités Columbia, New York University et City University, mais aussi Toronto, Chicago et les universités du Midwest américain. Comme en témoigne le « récit de voyage » aux États-Unis de Butor (qui s'installe pour un semestre à Buffalo), *Mobile*, les écrivains parisiens, Robbe-Grillet, Yves Bonnefoy, Jacques Roubaud, Jean Paris, etc., deviennent également, les invités des universitaires américains sur toute la côte Est et leurs conférences, articles et exposés suscitent l'attention des milieux artistiques et littéraires américains, en particulier dans les grandes métropoles des deux côtes, là où se concentrent les agences littéraires, cinématographiques et artistiques.

En 1970, Perec est un écrivain français bien identifié aux États-Unis après le succès international de son roman *Les Choses* (prix Renaudot)¹ et des trois autres romans publiés ensuite dont *La Disparition* (1969). J'avais donc cru, par principe, que Perec, dont aujourd'hui l'œuvre est entrée dans la Pléiade et se trouve dans la liste habituelle des thèses universitaires américaines consacrées à des écrivains étrangers, loin devant tout autre écrivain français ou francophone, avait sûrement participé à cette transhumance continentale. Ce d'autant plus que ses écrits de jeunesse signalent une certaine appétence pour le monde américain comme signe extérieur de succès. Ainsi, encore inconnu mais déjà avide de gloire littéraire, Perec décrivait (lettre du 14 mars 1958) à son ami Jacques Lederer ce qui, pour lui, représentait, dans une hyperbole américaine, la figuration du succès : « Le Prix des critiques – Palm Beach

1. Georges Perec, *Les Choses*, Paris, Julliard, 1965.

– Synopsis à 200 000 balles la page – Tournée de conférences aux EU. Iachte – Sports d’hiver – psychanalyse avec les meilleurs spécialistes – etc., etc². » Au moment de la rédaction des *Choses*, au milieu des années 60, avant donc son entrée à l’Oulipo, Perec, pris dans le contexte théorique élaboré d’après Lukács et Jean Duvignaud, s’intéresse aux questions de société, au marché de l’économie, aux besoins quotidiens de la population et il doit son métier de « psychosociologue » à l’Amérique. Comme d’autres membres de son groupe de la Ligne générale, Lederer et Kléman, il va saluer l’arrivée de ce qui s’appelait originellement « *market research* », où la plupart des ouvrages de référence étaient en anglais. Un film de Jean Rouch, *Chronique d’un été*, sorti en 1961, documente l’arrivée de cette nouvelle profession sur le marché du travail français et contribuera à son succès auprès d’une nouvelle génération dont font partie Perec et ses amis. *Les Choses* peut être vu comme un hymne à cette nouvelle profession qui accompagne la naissance de la société de consommation. Il n’y a donc pas à s’étonner si le roman est parsemé de remarques qui soulignent la passion pour les États-Unis (en particulier le cinéma) dans son milieu de jeunesse pris pour modèle dans ce roman. Et effectivement, lorsqu’il reçoit le prix Renaudot le 22 novembre 1965, le reportage photographique de *Paris-Match* qui lui est consacré le lendemain le montre au volant d’une « belle américaine » décapotable.

2. Jacques Lederer, *Cher, très cher, admirable et charmant ami... Correspondance, Georges Perec-Jacques Lederer (1956-1961)*(lettre du 14 mars 1958), Paris, Flammarion, 1997, p. 139.

À ma grande surprise, je n'ai pas trouvé beaucoup d'informations sur ses passages en Amérique et, plus généralement, d'études détaillant son rapport avec les États-Unis comme ce fut le cas pour Sartre, Saint-John Perse, Beauvoir, Butor³, etc. La très complète biographie que lui consacre David Bellos⁴ y fait quelques références ici et là, mais les passages concernant les séjours de Perec aux États-Unis se limitent, au mieux, à un court paragraphe et Bellos ne donne pas une signification particulière à ces séjours alors qu'il étudie très en détail les voyages suivants que Perec fera en Tunisie et en Australie.

C'est ainsi que mon travail, très général à l'origine, a progressivement bifurqué vers une recherche consacrée plus particulièrement à la (non)-présence de Perec sur la scène intellectuelle américaine et plus spécifiquement dans le milieu new-yorkais littéraire et intellectuel des années 70.

Avant de pouvoir avancer une opinion sur l'importance des États-Unis dans le travail créatif de Perec, il m'a donc fallu faire un travail d'identification et de collection d'archives américaines pour pouvoir constituer un champ informatif exploitable afin de juger, au minimum, si la familiarité de Perec avec les Amériques (États-Unis et Canada) avait produit un décentrement intellectuel par rapport au champ français. Cette enquête dure depuis à peu près quatre ans et si j'estime avoir assemblé de façon chronologiquement cohérente des documents nécessaires

3. Voir, par exemple, l'excellente étude sur le rapport de Michel Butor avec les États-Unis dirigée par Mireille Calle-Gruber, *Butor et l'Amérique*, Paris, L'Harmattan, 1998.

4. David Bellos, *Georges Perec: A Life in Words*, Boston, Godine, 1993.

à une première évaluation critique, il faut néanmoins comprendre que cette présentation est, comme on dit, non seulement « *in progress* » (il y a encore des archives identifiées à retrouver et à consulter) mais également, j'en suis bien convaincu, cette étude présentée est encore lacunaire dans sa restitution complète de la figure de Perec aux États-Unis et au-delà, dans le monde anglo-saxon. Ceci doit donc être reçu comme un synopsis de biopic, comme un conte des frères Coen qui peut, toutefois, s'intituler, sans grande imagination ni prétention, *Perec en Amérique*.

Ici, quand je dis « Amérique », on comprend que je parle plus particulièrement des États-Unis, mais le terme « étatzunien » n'ayant aucune pertinence historique ou politique dans l'univers perezquien, je m'en tiendrai à la terminologie pertinente dans le contexte historique de ma recherche. Ce choix terminologique facilite en outre la formulation plus générale de la fascination pour le « Nouveau Monde », et pose la question de savoir si Perec a eu tendance à accepter le mythe, la construction intellectuelle du « rêve américain » – un sujet sur lequel il a beaucoup médité, en particulier dans le film *Ellis Island* – dont on trouve des traces, certes plus ambiguës, dans des écrits très antérieurs à 1980.

Toutefois, tout au long de ma recherche, tout au long de mes études des textes d'archive et de mes entretiens, je n'ai pas oublié que le but ultime de cette accumulation de données concernant les activités de Perec aux États-Unis et au Canada était de comprendre la place exacte que Perec tenait dans cette conquête intellectuelle du Nouveau Monde par les nouvelles sciences humaines françaises des années

70-80. Réciproquement, à mesure que la figure de Perec se dessinait dans le paysage de la côte Est des États-Unis, j'ai pu évaluer si le contact avec l'Amérique, intellectuelle ou non, avait joué pour Perec, comme ce fut le cas pour Butor, un rôle transformatif important.

Après ce travail préliminaire, il ne fait aucun doute que le contact renouvelé avec l'Amérique a conforté Perec dans la conviction qu'il était possible de poursuivre une expérimentation textuelle, cinématographique et plasticienne en dehors des sentiers battus imposés en France par le parcours type, disons, d'un futur membre de l'Académie française. Il a trouvé dans l'Amérique un réservoir d'énergie intellectuelle et vitale capable de le persuader que lui, l'enfant abandonné, sans origine, sans descendance, sans souvenirs, pouvait poursuivre son vagabondage et simplement s'abandonner à l'espoir d'inventer et de créer.

Plus concrètement, il est clair que les voyages de Perec en Amérique vont nourrir chez lui une double appétence : le désir premier de faire du cinéma – considéré comme une partie majeure du travail expressif – et également un désir évident d'aller s'établir aux États-Unis pour faire l'expérience d'une vie quotidienne dans une société où le réel – l'ordinaire – est plus lumineux. N'est-ce pas ce qu'il nous dit quand il écrit : « Ce que nous avons rêvé, ce qui nous fait rêver. Seuil d'une vie nouvelle : partir en Amérique » ?

Là où le cinéma français fait la place belle aux tenants de la Nouvelle Vague, Perec va préférer le cinéma des « *jump cuts* » et la frénésie réaliste de Bud Wirtschafter, Stan Brakhage, Ben Moore, Andy Warhol, Jonas Mekas, etc. Son travail sur l'image, en particulier ses travaux avec

Cuchi White, publiés en français en 1981 sous le titre *L'Œil ébloui*, déclare dès l'abord que Perec ne veut pas se contenter de faire des « commentaires » sur les photos de Cuchi White mais que son intérêt porte bien sur la « représentation picturale » et la construction du trompe-l'œil photographique. Ce que peut-être Perec a tiré de ses visites dans les musées aux États-Unis, de ses conversations avec ses relations new-yorkaises travaillant dans l'industrie visuelle, c'est ce que l'on pourrait définir globalement comme un goût pour le « passager » – le jeu de mots est volontaire –, l'éphémère, le transitionnel ; ce qui passe et a le mérite de ne pas insister : un autre mode de réalité de l'écriture blanche, du neutre, de ce que l'on a appelé « l'absence d'accentuation », aux antipodes donc de la pause alanguie du *punctum* barthésien de l'image qui sidère et fixe.

On pourrait multiplier les exemples où, pour la plupart des questions de plasticité artistique, Perec se montre plus proche d'une esthétique avant-gardiste new-yorkaise que représentant d'une mode parisienne littéraire étriquée, culturellement exigüe, et aux formes contraintes. Cela s'explique peut-être par le fait que le manque de maîtrise de la langue anglaise par Perec l'a amené dans cet univers transatlantique à rejoindre le monde artistique et plastique de la performance et du spectaculaire plutôt qu'à s'intéresser, plus simplement, et de manière plus attendue, aux effets de la naturalisation américaine de l'intellectualisme parisien par les universitaires franco-philés et le milieu de l'édition internationale.

Il y aura toujours des critiques qui considéreront que seule l'exploration du langage par Perec dans ses écrits

français, dans son contexte historique français, mérite attention. Dans cette perspective, il est facile d'estimer que la connaissance de Perec comme cinéaste, plasticien américain et cosmopolite ne mérite pas le détour. Dans le champ des études françaises, sa réputation est si bien assise que rien ne peut l'ébranler et que cette étude de « Perec en Amérique » tombe dans la catégorie de l'anecdote éphémère mais n'infléchit en rien les portraits acceptés de l'auteur.

À titre d'argumentation finale en faveur de mon travail de recherche, je préfère estimer que cette étude est susceptible, sinon de changer la vision que nous avons de Perec, du moins de complexifier un peu la nature clivée de l'invention perecquienne et, pour le moins, d'ajouter de nouveaux biographèmes pertinents pour la lecture toujours importante de ses textes, et donc entraîner leur analyse dans de nouvelles directions.

Le visage américain de Perec, peu connu en France, ses ambitions cinématographiques outre-Atlantique, c'est la quête attachante d'un auteur épris d'aventure et d'espoir. Avec ses lacunes, ses partis pris, ce portrait américain inédit d'un auteur hors catégorie, que l'Histoire « avec sa grande hache » a façonné, mérite inscription dans le champ légitime des études perecquiennes. Perec, quant à lui, n'a pas cessé de croire aux mérites de l'exploration des mystères de toutes sortes : corps, mots, images, mobiles ou non, phrases et monde. Aujourd'hui, les qualités internationales de son œuvre semblent ne plus faire de doute pour le lectorat contemporain, et ce que son intérêt et sa curiosité pour l'Amérique des années 60 et 70 ont pu mettre dans ses textes retient un large public anglo-

AVANT-PROPOS

saxon : pas moins de huit traductions en anglais publiées aux États-Unis dans la seule décennie actuelle, trente ans après sa *disparition*.

